



JEAN GIONO

Et le hussard est arrivé...

En novembre 1951, Gallimard publiait *Le hussard sur le toit*, un récit épique de Jean Giono qui allait devenir un de ses plus grands succès ainsi qu'une arme qui allait lui permettre de reconquérir sa place dans la république des lettres dont il avait été exclu.

Son thème, qui tourne autour d'une épidémie de choléra, en fait un roman d'une extrême actualité en ces temps de coronavirus conquérant. Les lecteurs ne s'y sont pas trompés, puisqu'en 2020, il s'en est écoulé 19 000, soit près du double de l'année précédente.

L'histoire pourrait être le scénario d'un *road movie* provençal. Elle se passe sous la monarchie de Juillet et nous conte les aventures d'Angelo Pardi, un jeune aristocrate italien, carbonaro et colonel de hussards,

qui fuit le Piémont après avoir tué en duel un officier autrichien. Passé en Provence, il traverse des villages dévastés par la maladie, à la recherche de son frère de lait, Giuseppe, carbonaro comme lui. À Manosque ravagée par la maladie et la mort, les habitants en colère en font leur bouc émissaire, l'accusant d'avoir empoisonné l'eau des fontaines. Il se réfugie sur les toits et y rencontre une jeune femme, Pauline de Théus, qui l'accueille malgré les risques. Un peu plus tard, il retrouve son frère dans les collines où les Manosquins se sont réfugiés, puis reprend le chemin de l'Italie afin de combattre pour son indépendance. En chemin, il retrouve Pauline et lui propose de la raccompagner chez elle. Au cours de leur pérégrination, il apprend qu'elle est mariée à un vieux marquis. Mais elle attrape le choléra et Angelo la soigne sans être atteint. Après quelques jours passés à Théus, notre hussard reprend la route, vers sa terre natale et la révolution.

Son choléra, qui n'a jamais existé avec les symptômes dévastateurs qu'il décrit, est totalement allégorique.

Les critiques sont dithyrambiques, *Le hussard sur le toit* est considérée comme le chef-d'œuvre de la maturité de Giono.

À l'origine, le livre devait faire partie d'une décalogie dont l'action s'étale sur un siècle. Giono prévoit d'y livrer un tableau sarcastique de notre société dans les années 1940 qui lui ont été si pénibles. Finalement, il n'écrit que quatre romans : *Angelo*, *Le hussard sur le toit*, *Le bonheur fou* et *Mort d'un personnage*, tous rattachés à ce qu'on appelle le cycle du Hussard.

L'écriture de son roman salvateur a été longue et pénible pour Giono ; elle lui a demandé cinq ans (de 1946 à 1951), avec de longues interruptions au cours desquelles il a écrit *Noé* et *Un roi sans divertissement*, ce qui rend parfaitement compte des difficultés qu'il a dû affronter et surmonter pour arriver au point final. Pour nous conter l'odyssée de son héros entre les vivants et les morts, il a trempé sa plume tout autant dans l'encre épaisse et noire qu'il affectionne que dans ses plaies encore à vif. En effet, son héros qui, au cours de ses pérégrinations, découvre la mort et l'abnégation, la lâcheté et le courage, la rapacité et le dévouement, la délation et l'entraide, c'est lui. Celui qui, perché sur les toits de Manosque observe, tout en bas, la folie et la rage aveugle des hommes déchaînés par la peur, l'impuissance, l'égoïsme et la volonté farouche de trouver, coûte que coûte, un bouc émissaire, c'est encore lui.

Incorporé à 19 ans, en 1914, il se retrouve au front en 1915. Il combat en Artois, en Champagne, dans la Somme, à Verdun et au Chemin des Dames. Il y perd son meilleur ami et voit tomber bon nombre de ses camarades. Il ne se fait guère d'illusions sur ses chances de revenir vivant ou entier de ces descentes aux horreurs comme en témoigne un billet qu'il porte constamment sur lui, au cas où, et sur lequel il a écrit « Si vous le trouvez, c'est qu'il me sera arrivé malheur. N'avertissez pas ma mère. Envoyez-le à ma cousine qui le lui remettra. » Il sortira ardent militant pacifiste de ces enfers où, dit-il, il n'a jamais tué personne. Il ne pourra d'ailleurs écrire un roman sur cette guerre, où il a failli perdre la vue, que quinze ans après l'armistice. Après la défaite de juin 1940, bien qu'il dise qu'à toute guerre il préfère la paix de Vichy, il n'en refusera pas moins de cautionner ce régime qui voit en lui le grand écrivain de la terre, le chantre de la famille et d'un certain nationalisme.

À la Libération, on lui reproche son refus de s'engager, mais surtout, d'avoir fait paraître la première version de son roman, *Deux Cavaliers de l'orage*, dans l'hebdomadaire collaborationniste *La Gerbe* et d'avoir accepté que l'hebdomadaire de propagande nazie, *Signal*, lui consacre un reportage illustré. Il ne manquera pas beaucoup de Manosquins pour crier haro sur lui. Il sera même la cible d'un attentat à la bombe, heureusement sans dommages, et se retrouvera emprisonné pour un temps. Cet opprobre dont il est l'objet est particulièrement injuste, car c'est oublier un peu vite qu'il resta

toujours sourd aux sirènes vichysoises et surtout qu'il accueillit chez lui et dans ses deux fermes, dans le Vaucluse et le Contadour, des réfugiés, des réfractaires au STO, des maquisards et des Juifs, dont l'épouse de Max Ernst et l'architecte Karl Fiedler, allemand et trotskyste.

Mis au ban de la société, la sortie du *Hussard* permet à Jean Giono de faire un retour fracassant.

Son héros survit à toutes les épreuves et rien ne l'affecte, pas même la maladie lorsque toute une nuit il soigne et sauve Pauline affectée par le choléra ; mais sous sa plume les Manosquins meurent en masse, « de manière horrible, sale, souffrant physiquement et moralement au milieu de vomissements et de diarrhées », raconte sa fille cadette Sylvie. C'est sa façon de dire : regardez-vous, regardez-moi, je suis vivant. Sa femme, Élise, n'est pas dupe de cette vengeance toute littéraire et le soir lorsqu'il lui lit sa production du jour, elle lui reproche parfois ses massacres aussi, le lendemain, il lui arrive de lui dire : « Tu vois aujourd'hui je n'ai tué personne ».

Avant chaque roman, il consulte de nombreux ouvrages et les annote abondamment au stylo rouge. Pour le *Hussard*, il réunit une documentation médicale et historique comprenant 25 livres, des articles divers et cinq plans de Marseille situant les lieux de décès des victimes pendant l'épidémie de 1848 (selon l'inventaire de Jacques Mény, président des Amis de Jean Giono). Aujourd'hui, tous ces volumes sont alignés dans les rayons de la bibliothèque de sa maison de Manosque, Lou Parais. Le *Hussard* fait référence à la deuxième épidémie de choléra qui toucha toute la France, mais plus particulièrement Paris et Marseille (19 000 morts dans chacune des deux villes, en 1832). Usant de sa liberté d'écrivain, il n'en fait pas une transcription fidèle et historique. Son choléra, qui n'a jamais existé avec les symptômes qu'il décrit et qui est beaucoup plus dévastateur que ceux qui ont réellement sévi, est totalement allégorique.

En contrepoint de l'épidémie, la vie est aussi au cœur de ce roman. Il le confirmait lorsqu'il disait « j'ai écrit pour la vie. J'ai écrit la vie. J'ai voulu saouler tout le monde de vie ». Mais plus encore que celui de la vie, Jean Giono est l'écrivain du vivant et ceci dès son premier roman, *Colline*, dans lequel il raconte l'histoire d'un petit hameau provençal, à 15-20 km de Manosque où l'eau a disparu. Ses habitants savent que c'est la conséquence d'une agression faite à la nature. Le sujet, lui aussi d'actualité, fait de lui un éco-poète, un auteur qu'on peut qualifier d'environnementaliste et qui le restera tout au long de son œuvre. Dans *L'Homme qui plantait des arbres*, il raconte l'histoire d'un berger, Elzéard Bouffier, qui fait revivre sa région de Haute-Provence, en plantant une forêt de 1913 à 1947. Cette ode au développement durable, étrange à l'époque, est maintenant considérée comme un manifeste de la cause écologiste.

Alors que nous savons, à présent, que la propagation de la Covid et des cinq autres pandémies que le monde a connues depuis un siècle est due, en partie, aux agressions que l'homme n'a cessé de faire subir à son environnement et particulièrement à la faune, le *Hussard*, comme l'ensemble de son œuvre romanesque et ses prises de position, notamment contre la centrale nucléaire de Cadarache, font de Giono un héritier de Cassandre et un précurseur des lanceurs d'alerte. **Francis Gouge** ■

Lithographie d'Horace Bartley illustrant l'asphyxie colérique, publiée dans une monographie sur les cas traités à l'Hôpital du choléra de New York, 1832 (Photo : The New York Historical Society/Getty Images)